Saints City

Une nouvelle de Tiphaine Levillain

Une nouvelle extraite du numéro 8 de la revue

NOUVEAU MONDE
Héroïque
N° 8
Octobre 2015

Roger Eshine
2015

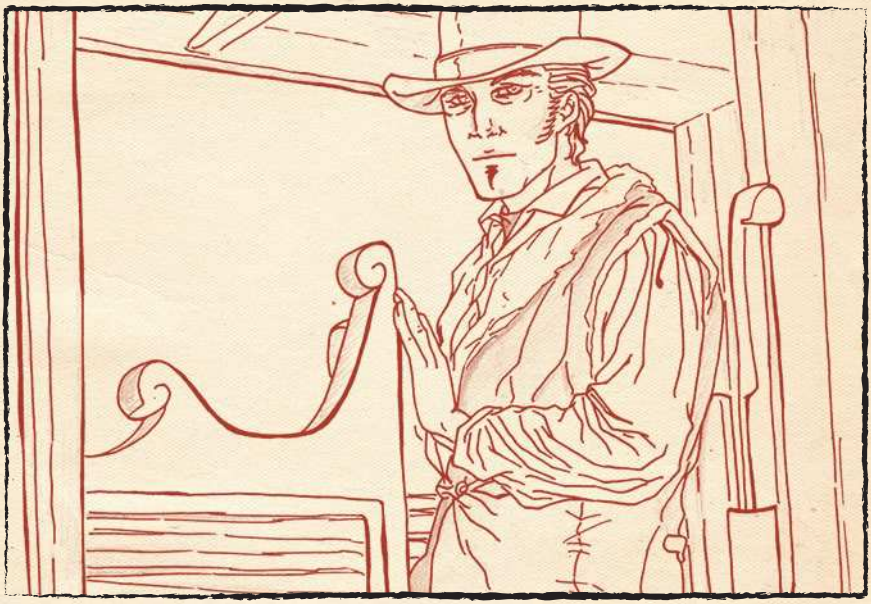
Saints City

Tiphaine Levillain
http://www.tiphainelevillain.bzh/

Illustration

Sabine Rogard
https://www.facebook.com/arby.rogue

Sommaire



L'hiver approchait. La neige ne tarderait plus à envahir tous les états du nord et se procurer de la nourriture deviendrait alors impossible. Pourtant, John Garrett voulait passer les mois à venir quelque part dans le Montana, là où le froid congelait les corps et empêchait les morts de revenir à la vie. Ce fut pour cette unique raison qu'il remit les pieds à Saints City cette année-là.

Alors que tout lui promettait un brillant avenir, Saints City avait été brutalement freinée dans son développement par l'arrivée du Mal Indien. La ville avait alors connu le même sort que toutes les villes du continent américain. La ligne de chemin de fer que John suivait pour arriver à destination venait à peine d'être construite à l'époque. C'était en 1875. Depuis, six années s'étaient écoulées pendant lesquelles les morts s'étaient relevés les uns après les autres et avaient envahi tout le territoire.

Quand les premiers cas étaient apparus, John travaillait comme cow-boy dans un ranch de la région de Saints City où il vivait avec sa femme, Elisabeth. Elle avait été l'une des premières à être emportées par le Mal Indien. Lorsqu'elle s'était relevée après une grippe foudroyante pour s'en prendre violemment aux vivants, on avait condamné le bâtiment principal et le propriétaire d'un ranch concurrent avait poussé la ville à brûler celui-ci. John n'avait été épargné que parce qu'il était absent, occupé à vendre quelques têtes dans la ville voisine. Il avait appris la nouvelle en revenant et son cœur n'avait jamais arrêté de saigner depuis ce sinistre événement. Il pensait bien souvent que lui aussi était mort ce jour-là.

Après cela, le cow-boy avait quitté Saints City dans le but de s'éloigner de cette malédiction et de ses funestes souvenirs, mais le Mal Indien avait déjà gagné tout le pays. Alors que les morts étaient de plus en plus nombreux à parcourir les routes, on chuchotait bien à l'abri des maisons que c'étaient les peaux-rouges qui avaient fait appel à leurs pouvoirs pour maudire les hommes blancs. On grinçait des dents, on s'emportait. C'était aller à l'encontre de la Destinée Manifeste qui leur promettait ce nouveau continent pour eux seuls et une guerre fut rapidement menée contre les tribus indiennes. Malheureusement, cela n'empêcha pas le Mal de se répandre et les cadavres des guérillas vinrent en grossir les rangs.

Quand John arriva enfin à Saints City, il constata que les bâtiments étaient dans un état de délabrement saisissant. Il n'était pas revenu souvent depuis la mort de sa femme, mais il ne se souvenait pas d'un tel état de ruine ; il se demanda s'il y avait encore des survivants ou bien s'il n'était pas arrivé aux portes d'une ville fantôme de

Sommaire

Sommaire

plus. Les bruits d'une violente dispute éclatèrent dans le bâtiment sur sa droite et il se détendit légèrement. Il s'en serait voulu d'avoir fait un si gros détour pour rien.

Comme lors de sa précédente visite, il remonta la rue principale jusqu'au saloon. Si les choses n'avaient pas changé, le vieux Joe en était toujours le propriétaire. Si ça n'était plus le cas, il ferait demi-tour sans demander son reste.

— Si c'est pas ce sacré John Garrett !

Le cow-boy inclina la tête pour saluer l'homme et vint s'asseoir au bar. Il se moquait d'ordinaire de savoir ce qu'il pouvait bien arriver aux autres survivants, mais il était soulagé que le tenancier soit encore en vie. Il était bon de pouvoir garder quelques repères dans le chaos qu'était devenue l'Amérique.

Sur sa gauche, un groupe d'hommes qu'il ne connaissait pas commença à chuchoter en lui jetant des regards en coin. Par les temps qui couraient, l'arrivée d'un étranger était toujours vue comme une source de problèmes qui pouvait rapidement devenir une source de munitions et d›ustensiles en tout genre. Il savait qu›ils lorgnaient déjà sur les deux colts qu›il portait à la ceinture. Fort heureusement, il n›était pas un étranger. Il savait qu›en cas d›agression la moitié de la ville le soutiendrait et que le reste ne prendrait pas le risque de s›en mêler. Et s›il devait crever comme un chien ici, il connaîtrait au moins une satisfaction : celle de ne pas finir dévoré vivant par une de ces créatures maudites.

— Qu'est-ce qui t'amène par ici à cette période de l'année ?

— La nourriture, Joe. J'en ai b'soin pour passer l'hiver dans l'Montana.

— La chasse a pas été aussi bonne qu'les aut'es années ?

Tout en parlant, Joe avait débouché une bouteille de whisky et il en servit un verre.

— Non, elle a pas été bonne. Les morts s'en prennent à toutes les créatures vivantes, j'trouve des carcasses mêmes pas nettoyées partout où j'vais.

Sans échanger une seule parole, John posa sur le comptoir le paiement pour le verre et l'accueil : une balle de revolver brillante, presque sans une éraflure. Avec un sourire reconnaissant, Joe la ramassa et la rangea aussitôt dans la cartouchière qu'il portait en bandoulière. Tous les autres emplacements étaient vides et le vieillard venait sans doute de devenir l'homme le plus puissant de la ville.

— Comment vont les choses ici ?

John surveillait le groupe d'hommes du coin de l'œil tout en sirotant son whisky. Ces derniers continuaient de l'observer mais ils ne semblaient pas parvenir à un accord.

— Des groupes de voyageurs passent parfois mais ils restent jamais plus de quelques jours.

Tout en parlant, Joe avait jeté un regard appuyé aux étrangers. John en profita pour tourner la tête et les détailler attentivement. Aucun d'entre eux n'était proprement armé, mais il avait appris à se méfier de la rage que provoquaient le désespoir et la haine. Il prendrait garde à ne pas leur tourner le dos complètement quand il sortirait du saloon.

— Pas d'aut'es nouvelles ?

— O'Neill... Tu sais ? Le propriétaire du ranch au nord d'ici...

Sommaire

Sommaire

Les battements du cœur de John s'accélérèrent imperceptiblement et du sang vint battre à ses tempes. William O'Neill était le propriétaire de ranch qui avait fait brûler son Elisabeth.

— Toujours vivant ? demanda-t-il en s'efforçant de garder un air détaché.

— Oui, et ben...

Joe se pencha vers lui pour être sûr qu'il serait le seul à l'entendre.

— Il a une armée d'morts. C'est lui qui tient la ville maint'nant. C'pour ça qu'les étrangers restent jamais longtemps. Pas vivants en tout cas.

John sentit un étrange frisson lui traverser l'échine. O'Neill était une vieille carne qui avait toujours été dure en affaire. Le Mal Indien n'avait été qu'un prétexte pour se débarrasser d'un concurrent gênant. Le reste lui importait peu. Cependant le cow-boy ne pouvait pas croire que l'homme fût devenu pourri au point d'entretenir volontairement une armée de revenants. Personne ne pouvait être aussi corrompu et fou.

— Alors Joe, t'écoutes toujours autant les racontars ?

John afficha un sourire un peu moqueur, mais il vit bien dans les yeux du tenancier que celui-ci croyait fermement à ce qu'il racontait.

— C'est du sérieux cette fois-ci John. J'sais pas c'que ça va donner pour Saints City mais c'est pas bon.

Des éclats de voix résonnèrent soudain dans la rue alors que le cow-boy s'apprêtait à répondre. Les deux hommes échangèrent un regard et sortirent d'un même geste sans se concerter. John posa une main sur l'un de ses colts par

simple mesure de précaution, même s'il savait qu'il n'y avait probablement rien de grave — ou rien qui menaçait directement sa vie. Avec le temps, il avait appris à identifier les cris. Il y avait ceux de douleur, ceux de colère, ceux de haine et de rage, de peur… Et il y avait ceux de terreur pure quand on rencontrait l'une de ces créatures revenues des enfers.

Joe marmonna en voyant de quoi il retournait.

— Les hommes d'O'Neill.

Intrigué, John s'approcha pour écouter. Les autres fois, il ne lui avait pas semblé que les habitants craignaient les employés des ranchs voisins, au contraire, l'entente était plutôt cordiale. Mais c'était presque deux ans auparavant.

Le cow-boy serra les dents en apprenant que les hommes cherchaient un gamin du nom de Jimmy, qui avait causé pas mal de dégâts dans le ranch de leur patron. John le connaissait bien, c'était un gosse plutôt dégourdi et sans parents ; il lui avait appris à tirer à la carabine lors de sa dernière visite en échange de quelques habits.

Les hommes offrirent une livre de viande séchée à qui leur vendrait le gamin et des lueurs d'avidité s'allumèrent dans le regard des personnes présentes. Personne n'osa intervenir cependant, jusqu'à ce qu'une femme aperçoive le cow-boy dans la foule des curieux et le reconnaisse. Elle s'avança alors la tête haute.

— C'est ça, on pass'ra l'mot, dit-elle en s'enhardissant. Maint'nant vous pouvez partir, on a d'aut'es choses à faire !

— Comme regarder vot' ville tomber en ruines ? rétorqua l'un des hommes d'un ton méprisant.

Sommaire

Sommaire

Un autre porta la main à la winchester accrochée à sa selle mais John attira l'attention sur lui d'un claquement de langue. Le groupe eut vite fait de noter les deux colts à sa ceinture et l'attitude nonchalante qu'il affichait malgré leur supériorité numérique. L'un d'entre eux le reconnut à son tour.

— Si c'est pas l'vieux John Garrett ! Pas encore mort depuis l'temps ?

— Pas encore.

John plissa les yeux pour mieux observer le visage de l'homme et il se souvint. Ils travaillaient dans le même ranch.

— Tu d'vrais passer voir le patron au lieu d'perdre ton temps en ville, il aura du travail à t'proposer.

— J'compte bien passer, mais pas pour rester.

— À ta guise !

L'homme le salua rapidement, puis tout le groupe s'éloigna au galop. John agita sa main devant lui pour dissiper le nuage de poussière qu'ils avaient soulevé et il s'avança vers la femme qui lui adressa un sourire radieux. Il ne put s'empêcher de remarquer que ses dents avaient commencé à se déchausser à cause du manque de nourriture.

— Merci.

— Me r'mercie pas. La prochaine fois j'les laisse te tuer s'ils en ont envie. J'suis pas v'nu ici pour crever comme un chien.

John fixa durement la femme un instant et celle-ci baissa les yeux. Il n'était pas leur sauveur, il n'avait jamais demandé à être considéré comme tel. C'était vrai qu'à

chaque fois qu'il était venu au cours des dernières années il les avait aidés à nettoyer un peu la région. Il leur avait appris à tendre des pièges et à se défendre des attaques, mais il n'était pas un héros. Comme dans chaque ville où il s'arrêtait, il leur avait pris la plupart de leurs munitions et des affaires. Ce n'était que de l'échange de services.

Dans son dos, Joe fut pris d'une violente quinte de toux.

— Ce sale morveux... Y va encore falloir le tirer d'là.

John ne se retourna pas tout de suite. Il sentait le regard du vieux tenancier dans son dos mais il ne comptait pas se mêler de cette histoire. Il n'était pas venu là pour les aider.

— Tu vas y aller ?

— J'te l'ai dit Joe, j'ai b'soin d'nourriture pour pouvoir passer l'hiver dans l'nord.

Un lourd silence s'installa et John salua l'assistance. Il avait déjà pris du retard, il n'avait plus de temps à perdre dans cette ville qui se mourait. Sans rien dire, il remonta sur son cheval. Il ne crèverait pas ici.

Alors qu'il avançait le long du chemin creusé par le passage répété des chevaux et des troupeaux, John ressassa les histoires de Joe. Il avait du mal à croire les propos incohérents du vieillard. Malgré toute la misère et la déchéance dont il avait été témoin, il refusait de croire que quelqu'un pouvait être assez tordu pour vouloir élever des revenants. Pourtant, une partie de son esprit l'incitait à rester méfiant et il ne put s'empêcher de frissonner en pensant à la menace qui planait au-dessus de la tête des survivants de la ville si cette rumeur était fondée.

Sommaire ⇧

Sommaire

John approcha des bâtiments à la nuit tombante et aperçut les enclos à la lueur des torches. Les vaches du troupeau n'étaient pas très nombreuses, mais elles étaient visiblement en bonne santé. Il tendit l'oreille et huma l'air. Rien ne laissait présager la présence d'une quelconque armée de morts dans les alentours.

— Qui va là ?

Une voix grave et puissante résonna depuis l'un des enclos et trois hommes sortirent en courant du bâtiment principal. Ils étaient tous armés mais John doutait que les fusils fussent chargés. Dans le doute, il descendit néanmoins de son cheval et leva les deux mains en l'air.

— J'viens voir William O'Neill pour affaire.

D'un rapide coup d'œil, il remarqua deux hommes restés dans l'enclos et encore deux autres postés sur le toit du bâtiment voisin. Le propriétaire du ranch avait réussi à se constituer une petite milice d'ordre nombreuse.

— Tu lui veux quoi à William O'Neill ?

— Nourriture ! J'ai d'quoi payer !

L'homme qui lui avait répondu s'approcha de lui avec méfiance. Il portait une vilaine cicatrice sur la joue que sa barbe naissante avait bien de la peine à cacher. Ses cheveux gris étaient plaqués sur son crâne par la sueur et la saleté mais ses vêtements étaient d'une coupe et d'une matière très chic. Il pointa le canon de sa winchester droit vers la tête de John.

— C'est moi. Tu payes comment étranger ?

— Munitions.

— On a tout c'qu'y nous faut ici.

— On en a jamais assez par les temps qui courent.

O'Neill baissa un peu son arme.

— C'est quoi ton nom ?

— John Garrett.

— J't'ai d'jà croisé ?

— J'travaillais dans l'ranch qu'la ville a brûlé.

— Ah oui... Sale histoire.

John hocha sombrement la tête sans ciller et se retint à grand-peine de serrer les mâchoires. L'homme hésita un long moment puis baissa complètement son arme et lui fit signe de le suivre.

— Allons voir ça dans la grange.

John prit une profonde inspiration et lui emboîta le pas. Alors qu'ils avançaient, il regarda tout autour de lui, méfiant. Rien n'indiquait qu'il se tramait dans ce ranch les atrocités décrites par le vieux tenancier et pourtant, son instinct lui criait de faire demi-tour. Il pouvait encore essayer de chasser et de se constituer lui-même des stocks relativement importants, se rationner, passer l'hiver dans le sud pour une fois... Absolument rien ne l'obligeait à avancer ; il le fit pourtant.

Un ricanement se fit entendre dans son dos et il résista au besoin de se retourner. Il ignorait si O'Neill possédait réellement une armée de morts, mais quelque chose dans l'atmosphère lui déplaisait de toute façon.

— Combien tu proposes ?

Ils étaient tous dans la grange à présent. Une odeur piquante qu'il ne parvint pas à identifier avec certitude vint lui chatouiller les narines, comme un mélange écœurant

Sommaire

Sommaire

de moisissure et de viande avariée. Au vu du nombre de mouches, il supposa qu'ils avaient dû abattre certaines bêtes du troupeau pour le préserver d'une maladie. Ou il s'agissait des morts dont Joe lui avait parlé.

Sans dire un mot, lentement, il sortit une cartouchière d'une des sacoches suspendues à sa selle et la tendit devant lui. O'Neill fit signe à l'un de ses hommes d'examiner la marchandise. Sans qu'il ait eu le temps de s'en rendre compte, John s'était fait encercler. Il savait que la méfiance était de mise et que l'attitude des hommes n'était fondée que sur du bon sens, mais une goutte de sueur glissa le long de sa nuque, lui donnant la chair de poule.

— C'est de la bonne qualité, dit finalement l'homme.

O'Neill fixa le cow-boy pendant un instant puis sortit un vieux cigare de sa poche. John le regarda faire sans bouger. S'il pouvait en tirer 15 livres de viande séchée, il s'estimerait heureux.

— J'ai un autre marché à te proposer. Un mioche de la ville a fait du dégât hier soir, j'ai b'soin d'hommes pour arranger tout ça avant l'hiver. En échange des travaux tu gagneras dix livres de viande séchée.

John fit un rapide calcul. Le marché n'était pas forcément équitable mais il ne se sentait pas en position de négocier.

— Et en échange des munitions ? demanda-t-il finalement.

— Pas plus de six livres. J'ai pas b'soin de munitions, j'ai b'soin de bras.

Les dix livres n'étaient déjà pas une proposition bien brillante mais les six livres ne valaient pas la cartouchière pleine qu'il avait proposée. Le choix était simple. Après

tout, le cow-boy était déjà familier des travaux d'enclos et des réparations diverses ; il pouvait aussi prendre soin du troupeau. Pourtant, quelque chose dans l'ambiance le gênait et il répugnait à rester plus de quelques heures dans ce ranch. Encore plus à rendre service à William O'Neill.

Ce dernier finit par s'asseoir sur une botte de foin en s'éventant avec une main. Tout dans son attitude évoquait une confiance extrême. C'était un homme qui avait réussi sa vie, même à présent que les morts avaient envahi le territoire. John se sentit dévisagé et il s'efforça de garder une attitude soumise. Son instinct de survie lui hurlait de ne pas faire de geste ou de regard déplacé.

— Écoute, t'as l'air d'un sacré gaillard. J'ai b'soin de sacrés gaillards.

— Pourquoi pas d'mander en ville ?

Le propriétaire du ranch lâcha un petit rire et se releva.

— Aucun n'a les tripes nécessaires pour l'travail qu'y a à faire ici. La survie... Ça a un prix qu'ils sont pas prêts à payer.

John s'efforça de se raisonner. Les travaux ne pourraient pas le retenir plus de quelques jours et il aurait en échange suffisamment de nourriture pour tenir une partie de l'hiver. Il pourrait trouver le reste en route ou en chassant une fois arrivé dans le Montana. Il n'avait aucune raison rationnelle de refuser la proposition. Il finit par hocher la tête.

— Bien. Ed va t'montrer où tu peux passer la nuit.

Le dénommé Ed cracha par terre pour montrer tout son enthousiasme.

Sommaire

Sommaire

Les jours suivants furent bien remplis alors que les nuits étaient courtes. Il ne suffisait pas d'avoir un toit et des couvertures pour se sentir en sécurité et John s'efforça de ne jamais s'endormir totalement. Il avait déjà eu besoin de veiller de la sorte, il pouvait tenir plusieurs jours à ce rythme. Il fallait juste qu'il oublie les cauchemars qui le hantaient quand il voguait entre le rêve et la réalité. Elisabeth l'appelait au secours encore et encore et il ne parvenait à se sortir cette image de la tête qu'après avoir pu s'asperger le visage d'eau glaciale.

Il avait été amené jusqu'à l'enclos situé derrière le bâtiment principal, de l'autre côté d'une route bordée par deux fossés. Son guide l'avait laissé en plan après lui avoir indiqué où il trouverait les outils. John avait eu du mal à croire que le petit Jimmy fût responsable de tous les dégâts, mais ce n'était pas non plus improbable si le gamin avait excité les bêtes.

Au quatrième jour, alors que le soleil achevait sa lente descente derrière la colline voisine, John contempla son travail achevé. Le calvaire allait bientôt toucher à sa fin ; il n'aurait plus à supporter la présence de William O'Neill et ses hommes. Leur mépris et leurs moqueries incessantes avaient mis ses nerfs à rude épreuve et il était heureux de pouvoir dire qu'il s'en était sorti sans histoire. Très vite, il serait seul dans le Montana, loin de cette bande de vermines.

Le bruit d'une conversation agitée attira son attention alors qu'il allait vérifier que son cheval était correctement nourri. Il s'arrêta à quelques pas du groupe d'hommes et reconnut le vieux Joe qui semblait essayer de plaider la cause du petit Jimmy. Lorsqu'il l'aperçut, les yeux du tenancier s'écarquillèrent.

— John ! Bon dieu mais qu'est-ce que tu fais là ?

— J'te l'ai dit Joe, j'ai b'soin d'nourriture.

John voulut avoir l'air stoïque mais il ne parvint qu'à regarder brièvement le vieillard.

— Ils vont tuer Jimmy s'ils le trouvent, ou pire ! Tu peux pas travailler pour ces types !

— J'suis pas votre héros Joe. Je travaille là où ça me chante pour ma survie.

Il avait finalement réussi à poser son regard calme sur le tenancier. Le visage de ce dernier reflétait un cruel sentiment de trahison auquel il tenta de ne pas prêter attention. Alors que le silence se prolongeait, une partie des hommes arriva au ranch en poussant des cris victorieux.

— C'est bon patron, on l'a ! hurla l'un d'eux au milieu des rires gras.

John serra les dents pour éviter de laisser échapper un juron et il regarda les autres chasser le vieux tenancier sans intervenir. Ce n'était pas à lui de faire quelque chose. Il devait penser à sa propre survie. Même si elle perdait peu à peu de son sens.

William O'Neill sortit du bâtiment et donna quelques ordres : ceux qui n'avaient rien de précis à faire au ranch devaient s'organiser pour les patrouilles nocturnes. John songea un instant à s'esquiver mais ses jambes lui refusèrent cette faveur.

— Alors mon p'tit Jimmy, dit O'Neill d'une voix doucereuse. Tu dois êt' plutôt fier de ton p'tit exploit. J'ai perdu une quinzaine de bêtes et trois hommes dans la panique que tu as s'mée. Tu penses me dédommager comment ?

Sommaire

Sommaire

Jimmy ne répondit pas et se contenta de fixer l'homme avec une lueur de défi dans le regard. John observa la scène sans parvenir à se positionner. Si le gamin avait provoqué la mort de trois personnes, il méritait bien qu'on lui mette un peu de plomb dans la cervelle.

O'Neill s'approcha et se pencha à la hauteur de Jimmy.

— Moi j'vais t'dire, j'sais déjà comment tu vas m'dédommager.

L'homme marqua volontairement une pause puis poursuivit avec un sourire cruel.

— Tu vas r'joindre les rangs.

Le propriétaire du ranch adressa un bref signe de tête à ses hommes qui se saisirent aussitôt du gamin. La lueur de terreur dans son regard frappa John en plein ventre. Le gosse avait parfaitement compris ce qui l'attendait alors que le cow-boy se refusait encore à comprendre.

— Garret, tu viens aussi. J'veux qu'tu voies un peu comment on survit en contrôlant la région.

Sans avoir le temps de répondre, John se retrouva encerclé par deux des hommes présents et il n'eut pas d'autre choix que de suivre le mouvement. Un autre attrapa Jimmy par le col et l'entraîna avec eux ; le reste des hommes retourna à ses activités.

— Tu vois John, on t'l'a p't-êt' pas dit au village, mais l'arme qui nous a permis de lutter contre les étrangers depuis qu'le Mal Indien s'est répandu, c'est le Mal lui-même.

Le petit groupe pénétra dans une autre grange et la lumière des torches révéla un sinistre entassement de viande avariée et de cadavres. Plus loin, John distingua un enclos contenant quelques dizaines de revenants. Le

cow-boy sentit un goût métallique lui envahir la bouche et il se mordit la langue pour garder le contrôle. L'odeur lui piqua les narines et un froid glacial lui engourdit les membres. Malgré tout ça, sa raison refusait toujours de croire ce qu'il avait sous les yeux.

O'Neill s'assura qu'il avait bien vu puis il ressortit seul avec lui. À l'intérieur, le petit Jimmy hurlait et se débattait. John sentit ses cheveux se dresser sur sa nuque en entendant ses cris. Terreur pure.

— Il nous a pas fallu longtemps avec mes gars pour comprendre comment contrôler le Mal Indien. C'est une suite de coïncidences fâcheuses qui nous a aidés, mais c'était plutôt simple en fait.

John s'efforçait d'afficher un air neutre alors que son esprit s'affolait et s'embrouillait. Sa volonté de survivre se heurtait au dégoût et à la révolte que le procédé faisait naître en lui. Il avait beau être le premier à dire que tous les moyens étaient bons pour s'en sortir, il avait toujours conservé une certaine droiture.

— C'est rien qu'une histoire de foutu ver parasite. Tu l'crois ça ? L'ver contamine la vache sans rien lui faire, l'homme mange la vache et crève. Un peu plus tard, il revient à la vie et s'en prend aux autres hommes. C'est ça l'Mal Indien. Une fois installé chez l'homme, c'bon dieu d'ver veut pas s'en défaire. Est-ce que c'est vraiment les sauvages qui nous l'ont envoyé ? J'en sais rien, mais une fois qu't'as compris ça, tu contrôles le monde. C'est comme ça qu'j'entretiens mon armée. J'leur donne à manger d'la viande contaminée.

John écoutait toujours, mais un étrange sifflement résonnait dans ses oreilles couvrant presque les cris du petit

Sommaire

Sommaire

Jimmy. Il les décryptait cependant sans peine. Douleur et rage. Ils étaient encore occupés à le tabasser. S'il réagissait assez vite, il pourrait sans doute faire quelque chose.

— Si j'te dis tout ça, c'parce que j'voudrais t'proposer d'passer tout l'hiver ici, d'faire partie d'notre grande famille.

John n'était pas un héros. Il n'avait pas vocation à se mêler des problèmes des autres au risque d'y perdre la vie. Le propriétaire du ranch continuait son monologue sans s'inquiéter de son manque de réaction. Il lâcha un rire gras.

— Quand t'y penses… Il a suffit qu'cette bonne femme attrape le Mal Indien pour qu'on comprenne ! Alors qu'on visait son patron ! Et la ville qui a tout avalé et qui nous a laissé brûler le ranch !

O'Neill posa sa main sur son épaule d'un ton paternaliste. Le combat intérieur de John s'était brutalement arrêté alors qu'il analysait encore avec une lenteur douloureuse les derniers mots de l'homme. Il avait déjà oublié qu'il était là pour obtenir de la nourriture. Le Montana ne l'intéressait plus. En une seconde, ses barrières cédèrent et il appuya sur la gâchette. La balle traversa la gorge d'O'Neill de part en part et il se précipita vers la grange avant même que l'homme ne s'écroule au sol. Le coup de feu avait déclenché l'alerte, il n'avait que peu de temps.

L'effet de surprise lui permit d'abattre les deux hommes restés avec Jimmy. Il attrapa le mioche et le jeta sur son épaule avant de s'enfuir. D'un coup de pied, il envoya la lampe à huile qui les éclairait se fracasser contre le mur de bois. Il n'en fallait pas plus pour que le bâtiment commence à prendre feu lentement.

John rejoignit son cheval un peu plus loin sans encombre. La panique provoquée par les coups de feu avait semé le chaos dans le ranch et les hommes se bousculaient pour essayer d'éteindre l'incendie tout en sécurisant le périmètre. La pénombre les empêchait d'identifier clairement la source du danger alors que le feu gagnait les bâtiments voisins. Au loin, une clameur monta depuis la colline voisine et John aperçut des torches. Les habitants de la ville étaient venus chercher le petit Jimmy. Ce soir-là, le ranch brûlerait et les armées d'O'Neill périraient.

Sommaire ⇧

John Garrett était parti sans demander son reste. Le petit Jimmy avait demandé à l'accompagner et son cœur exténué avait accepté.

En ville, la fête avait semblé somptueuse en cette période de disette et de désastre. Dans le bar du vieux Joe, on avait enfin eu de la viande à manger. Son goût était un peu piquant — elle n'était plus toute fraîche — mais on s'était jeté dessus avec une avidité presque folle. La menace de l'armée des morts de William O'Neill s'était évanouie dans la nuit. Dans la confusion qui avait suivi l'attaque du ranch, la ville s'était servie sans faire de distinction, pillant et ravageant tout sur son passage.

Le lendemain de la fête, tout le monde était mort. Trois jours plus tard, Saints City bruissait de nouveau des bruits de pas et des murmures de ses habitants.